Par Jean-Philippe Cazier

À propos de :

Katrina, L'Attente, 2015 Le Film des questions, Plaine Page, 2014 Gaza, d'ici-là, Al Dante, 2013 Etats de faits, L'Attente, 2013 Guantanamo, Seuil, 2010 Au 18 juillet 2015

#### **Portfolio Frank Smith**

## 1—Poétique de la circulation<sup>1</sup>

Katrina, de Frank Smith, est un livre nomade, où le nomadisme est central. Un livre des circulations – entre l'enquête, la poésie, le récit. Le livre bouge et se déplace d'un genre à l'autre, sans se conformer à aucun, produisant des trajets éphémères entre ces genres, des formes hybrides, mobiles (« Entre deux points, la phrase des eaux, lancinante. Elle circulera, et toi avec »).



<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> In Mediapart, 25 juin 2015.

Katrina
est un livre
poétique,
politique,
éthique.

-Jean-Philippe Cazier

# Frank Smith KATRINA Isle de Jean Charles, Louisiane





Ce qui importe est le déplacement, la mobilité, selon une logique de la transversalité, de l'agencement. Les langages se juxtaposent, se mélangent, sans hiérarchie: langage objectif d'une description encyclopédique ou d'un dictionnaire, langage subjectif des impressions et états internes; langage littéraire, langage parlé; langue anglaise, langue française; etc. Les Indiens de l'Isle de Jean Charles, en Louisiane, qui sont donc des citoyens américains, ont également des ancêtres français – circulant entre plusieurs identités, plusieurs histoires, plusieurs langues. Comme l'eau, qui circule partout, omniprésente. Comme circule celui qui, dans le livre, ne cesse de se déplacer pour rencontrer les habitants du bayou, recueillir – accueillir – leurs paroles, traverser les paysages au volant d'une voiture de location... Parcourir les routes, rouler à travers la géographie marine du bayou, exprime ce qu'est le livre – et inversement –, exprime l'écriture qui est circulation, rencontre, traversée d'un langage changeant, indéfiniment recommencé, différent/différant : « (...) un propos qui ne se termine pas, une phrase sans point, maintenue en suspens (...). Des bribes de quelque chose de consistant, de pas immuable à se dire, se donner. On ne va pas au bout mais peu importe ».

Le titre du livre fait bien sûr référence à l'ouragan « Katrina », qui en 2005 a semé la désolation en Louisiane. Cependant, l'auteur s'intéresse moins à l'ouragan en lui-même qu'à la zone de l'Isle de Jean Charles, exposée sans défense à la mer qui l'inonde, aux cyclones tropicaux, aux catastrophes naturelles qui détruisent sans cesse, se reproduisent et ruinent ce qui avait été reconstruit. Peuplée d'Indiens pauvres, de descendants de colons français qui ne s'identifient pas au modèle majoritaire américain, l'Isle de Jean Charles est l'inverse de l'*American Dream* et de l'*American Way of Life*, l'inverse de l'Amérique blanche et conquérante de Wall Street, des banlieues riches de Los Angeles – son négatif ou son envers oublié, refoulé. C'est à cette part niée de l'Amérique que Frank Smith choisit de donner la parole, c'est ce territoire que, dans ce livre, il choisit d'arpenter, c'est la population indienne qu'il rencontre, non pas en touriste européen blanc compatissant mais pour écouter sa parole, trouver avec elle et le pays d'eau où elle vit le moyen d'un agencement. *Katrina* est donc un livre politique.

On pourrait lire dans le livre une dénonciation, un témoignage au sujet d'une population abandonnée, condamnée à disparaitre – et en un sens il s'agit de cela. Face aux difficultés de la vie et de la survie dans une telle zone, comment ne pas avoir le sentiment que l'existence ne peut continuer, que sa fin a déjà commencé, et qu'il faut partir ? Comment ne pas se résigner ? La communauté de l'Isle de Jean Charles ne paraît pas avoir d'autre avenir que celui de sa dispersion, de son exil, de sa fin. D'autant que la protection de cette population et de cette zone n'est pas du tout une préoccupation pour les institutions du pays

ou les industries pétrolières qui exploitent la zone sans s'intéresser au sort de la vie qui s'y trouve. Le destin de cette vie serait mourir ou partir, partir signifiant aussi mourir. Sauf que les Indiens ne partent pas et refusent de partir, reconstruisant au contraire ce qui a été détruit, tentant de préserver ce qui disparaît – la mémoire, les lieux –, recommençant à chaque fois les conditions de la vie, jusqu'à la prochaine catastrophe. Réduire Katrina à une dénonciation, à un point de vue compatissant, transforme les Indiens en simples victimes et manque leur « puissance de vie ». Que les populations indiennes soient ici victimes d'une histoire et d'une politique est évident – les réduire à cette dimension est politiquement suspect car cela revient à reproduire à leur sujet le point de vue du pouvoir pour lequel les Indiens sont au mieux des victimes, au pire nuisibles, mais ne sont jamais une « puissance de vie », une vie possible, une autre vie possible qui par là résiste au pouvoir. Si Katrina est un livre politique, c'est surtout dans la mesure où il dépasse la victimisation pour explorer cette vie qui est là, vie indienne, vie mortelle et errante de cette zone de la Louisiane, avec laquelle le livre de Frank Smith cherche et crée un agencement vivant, vital (« Tu passes par tous les mélanges, toutes les combinaisons, les arrangements, les alliages, toutes les configurations possibles d'avec tes Indiens »).

Dans Katrina, il s'agit de vivre avec, d'être avec les Indiens, d'écouter ce qu'ils disent d'euxmêmes et des autres : leur vie, leur désir, leur jugement. Il s'agit d'être avec des individus, des singularités qui disent leur singularité : leur vie, leur mémoire, leur histoire, leur lieu. Qui disent leurs paysages, leur politique – la mer, l'Amérique, les industries pétrolières, le futur. Qui chantent les comptines de leur enfance. Dans Katrina il s'agit de voir, de regarder, de parcourir l'étendue inconnue du bayou, celle d'un autre monde, d'un monde autre ou d'un autre du monde. Etre avec, écouter, contempler présupposent l'ignorance, de ne pas aborder ce que l'on rencontre ou regarde avec un savoir constitué, un point de vue qui réduit l'autre à des catégories existentielles, subjectives, historiques, politiques, déjà fixées. Etre sans repères. C'est cette absence de repères qui est recherchée par la rencontre – qui rend possible la rencontre -, ou par la circulation, le parcours des routes et des paysages produisant un monde à chaque fois nouveau, inconnu (« Tu circules en voiture, c'est l'ignorance »). Dans Katrina, ce parcours de l'inconnu, cette existence avec l'inconnu, cette absence de savoir et l'accueil de cette absence, sont une politique : ne pas savoir, ne pas imposer un langage, laisser parler l'autre, contempler et s'enfoncer dans ce que l'on ne sait pas pour en extraire une « puissance de vie », d'autres modes du rapport aux autres, à soi, au monde.

Le livre de Frank Smith est fait de ces parcours, de ces rencontres, des paroles dites par les habitants de l'Isle de Jean Charles : Lily, Marie-Lynn, Wenceslas, Denecia, Albert, Ron, Gary, Mr. John... Il est fait de leurs vies marginales par rapport à la pensée et au mode de vie majoritaires aux USA (et de plus en plus à travers le monde) – vies qui se caractérisent surtout par le rapport qu'elles ont nécessairement à la mer, à l'océan, aux cyclones, aux catastrophes recommencées, aux exigences de la vie sans cesse recommencées, c'est-àdire à l'inconnu qui définit et conditionne leurs existences. Ne pas savoir, inventer des agencements avec un monde que l'on ne maîtrise pas, que l'on ne peut connaître a priori, est le propre de ces populations qui vivent avec cette « plasticité de l'île », « opaque et hostile », qui vivent de cette « vie d'eau », et dont la seule certitude est l'incertitude, la nécessité du recommencement, « l'aventure réitérée du mouvement quotidien ». L'Isle de Jean Charles n'est pas une communauté de victimes mais de philosophes spinozistes (« We never know ce qui peut arriver! »). Et la destruction, la mort qui vit avec eux est aussi une puissance de vie - « To a life of moving water, vers une vie d'eau » - qui détruit autant qu'elle est à vivre puisqu'elle est la vie même : « Jamais on ne sait s'il faut fuir quelque chose, ou si au contraire on doit essayer d'atteindre cette chose... ».

A l'inverse de ce rapport à la vie, existe l'Amérique blanche, l'Amérique de la terre ferme – rendue ferme et fixe, connaissable et prévisible, maitrisable par le savoir et la technique –, pour laquelle le monde est d'abord exploitable : exploitation des populations sans doute, exploitation des ressources, comme le font, dans le livre, les compagnies pétrolières. Celles-

ci ne rencontrent rien ni personne, ne contemplent évidemment rien, n'ont aucun rapport à la mer, aux éléments, et voient dans les cataclysmes uniquement un obstacle à leur pouvoir, un phénomène contre lequel se protéger, à dominer. L'Amérique blanche est celle d'une volonté de pouvoir, qui est un pouvoir de mort, soucieux de la vie qu'il peut exploiter mais indifférent à la vie que, par cette exploitation, il rate et détruit. L'exploitation, la maîtrise du monde ont pour conséquence la disparition de ce monde, son effacement au profit de ce qui dans le monde peut être utilisé en vue d'un mode de vie mortifère. Et ce rapport au monde est aussi bien celui qui s'applique aux populations, l'histoire des Indiens montrant comment ceux-ci ont pu être massacrés puis niés, oubliés, car non exploitables. La *puissance* de vie des Indiens de l'Isle de Jean Charles est précisément l'inverse du *pouvoir* de l'Amérique qui, comme tout pouvoir, est un pouvoir de mort...

En faisant résonner la parole de cette communauté d'Indiens, le livre de Frank Smith accomplit un geste politique par lequel ce qui est nié s'affirme, par lequel une population décimée existe encore, par lequel le règne de l'Amérique blanche est contesté moins par des revendications que par l'affirmation d'un autre mode de vie, de pensée, d'un autre rapport à la vie et au monde (« *En marge du système-monde, l'insularité* »). Il s'agit d'une politique de résistance puisque résister est moins nier qu'affirmer – et donc créer –, moins juger que troubler et faire fuir – l'existence de la parole des Indiens de l'Isle de Jean Charles étant en elle-même un acte de résistance au pouvoir blanc sédentaire, destructeur, négateur de la vie.

C'est cet autre rapport à la vie, aux événements du monde, aux phénomènes de la nature qui est rencontré à travers le livre. La Louisiane de *Katrina* n'est pas seulement un lieu géographique, encore moins touristique, ni réduit à des événements médiatiques et catastrophiques. La région de l'Isle de Jean Charles devient un lieu mental, subjectif, autant que métaphysique, expression de ce qu'est le monde dans son envers qui est pourtant sa réalité vivante, la vie du monde. Le monde est un monde d'eau, sans frontières, sans limites fixes, déterminées – monde de forces, de mouvements et de nouveautés incessants, donc de différences et d'événements, un monde-nuit, un monde-océan où tout est brassé, mobile, changeant. C'est ce monde que montrent les paysages du bayou parcourus dans le livre, monde que l'on ne domine pas mais avec lequel on produit des relations, des agencements éphémères et fragiles, comme avec une « *nuit impraticable* ». Ce monde est expérimenté par celui qui circule sur les routes, *On the road* comme l'écrivait Kerouac, là où le monde ne cesse de se modifier, de changer, d'offrir au regard et à l'expérience son étrangeté irréductible, la répétition de sa différence, monde d'événements par lesquels sans cesse il recommence.

En ce sens, dans *Katrina*, il n'est pas seulement question de rendre compte des conditions matérielles et géographiques difficiles auxquelles les habitants de l'Isle sont en butte. Est surtout exprimée, là encore, la « *puissance de vie* » du territoire, celle de la mer, de ce pays noyé, y compris lorsque cette puissance est celle des cyclones et des catastrophes. C'est ce que fait de manière très belle le livre de Frank Smith : chercher la vie même dans la mer qui engloutit tout, dans les forces de la mer, des marais, dans l'érosion marine d'un pays qui disparaît, dans ce cosmos indien de la Louisiane que Frank Smith appelle la « *Louisiane originelle* ». Et c'est de même ce que font les individus du livre, tant leur existence ne se distingue pas d'un agencement qui les dépasse avec le monde et la vie dans toutes leurs dimensions plurielles et parfois violentes, mortelles – ce qui n'a rien à voir avec une sagesse de pacotille, pas plus qu'avec une triste résignation, encore moins avec le *fighting spirit*, mais a tout à voir avec les philosophies violentes de la vie, de l'immanence de la vie, celles par exemple de Spinoza ou de Nietzsche...

A chaque fois, à chaque catastrophe, chaque jour, il faut recommencer, chaque jour nouveau étant un recommencement : « Une eau courante, qui cimente tout entre eux, finally. On reconstruit, à chaque fois. On ne sait pas faire de maisons trop solides, on ne sait pas tracer de piste définitive non plus. Suivre un canal une fois pour toute. C'est Chris qui colmate à longueur de journée sa cabane à outils, qui procède par poussée et craquement

(...). On recommence après chaque ouragan. On reprend ce qui avait été fait jusque-là et puis on continue. On regarde, cela fuit de partout ». Mais ce n'est pas seulement l'ouragan régulier qui oblige à recommencer, c'est chaque jour qui est un recommencement et contraint à recommencer – à répéter un commencement qui par définition n'a jamais lieu : « Ils attendent le coucher du soleil à longueur de journée, pour recommencer le lendemain ». Il n'y a pas de commencement, il y a toujours un recommencement, une répétition de l'événement, de la différence (« On refait tout encore comme si rien n'avait été - ever ! »). C'est-à-dire aussi un temps qui n'est pas linéaire, historique, mais qui est répétition, retour de la répétition et de la différence, par lequel le monde ne commence jamais mais recommence sans cesse, se maintient dans son commencement, ses bifurcations. Nous sommes loin de la terre ferme américaine, nous sommes là où la terre ferme américaine est envahie par les eaux, les lacs, où elle est quotidiennement détruite, où elle « fuit de partout ». A l'Isle de Jean Charles, même les maisons sont flottantes... Pour l'écrivain Frank Smith, l'Isle de Jean Charles est aussi une expérience du langage, de la langue, l'expérience d'une écriture qui déborde de ses cadres habituels, supposément fixes, envahie elle aussi par les eaux. Cette expérience concerne d'abord le singulier bilinguisme des habitants du lieu dont la langue est une articulation particulière du français et de l'anglais : ceux-ci ne parlent pas seulement français et anglais, mais le bilinguisme de leur langue – dans leur langue – est un mélange de français et d'anglais, un effacement des frontières entre les deux langues pour la création d'une troisième langue inédite, avec son glissement constant d'une langue sur l'autre, leur envahissement réciproque par lequel, là aussi, chacune fuit et s'inscrit dans un agencement inédit. Ce bilinguisme fait donc moins référence à la maîtrise de deux langues distinctes qu'à un bilinguisme interne à la langue, une langue bilingue, présente dans le livre, par laquelle la langue est ouverte au mouvement, à la circulation d'une langue à l'autre – langue faite de différences, langue de l'autre par laquelle le système de la langue fuit, se défait, recommence autrement, ailleurs, selon une autre histoire, d'autres subjectivités...

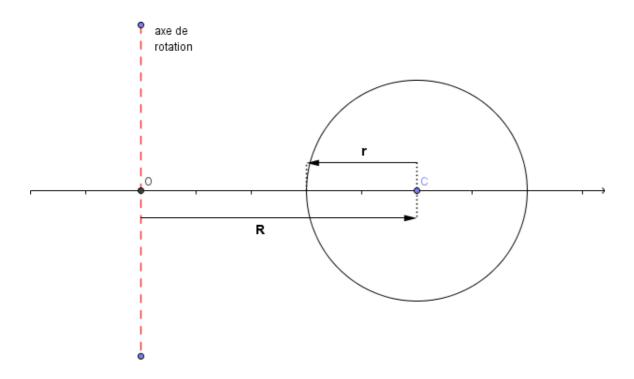
Mais cette expérience de la langue ne se réduit pas à ce bilinguisme original. Elle concerne le lieu lui-même, et les forces qui le traversent et le constituent. Dans Katrina, l'Isle de Jean Charles est aussi, dans sa matérialité, une grammaire (« Tu aimes comment l'île, et où, quand et pourquoi. Tu te familiarises avec sa grammaire. Une énergie »). Le paysage, son érosion, le parcours des routes, les paroles rencontrées au hasard, les catastrophes omniprésentes, sont autant de traits d'un langage qui est celui de l'écriture. Frank Smith ne cherche pas – ou ne traduit pas – dans l'Isle de Jean Charles une image d'un langage possible: l'Isle de Jean Charles est plutôt l'expression d'un langage, d'une langue qui est celle de l'écriture et qui trouve dans la matérialité du lieu les principes de son fonctionnement autant que de son dysfonctionnement : un langage sans frontières fixes, un langage de la circulation, un langage qui ne dit pas le monde, qui ne le maîtrise pas, mais qui parcourt la nouveauté du monde, qui glisse le long de son recommencement incessant. Ecrire ne serait donc pas dire le monde mais agencer la langue et la vie du monde... Il arrive par exemple que l'auteur, dans Katrina, établisse des listes : listes de noms de personnes, de noms de lieux, des listes de définitions de ce qu'est une île. Sans doute s'agit-il de souligner qu'un lieu géographique est aussi un ensemble de noms et de mots, qu'il est donc aussi du langage, pris dans une langue qui le dit, le nomme et l'organise. Mais les listes, pourtant, loin d'épuiser de manière exhaustive le lieu, de dire ce qu'il est, ouvrent le lieu à l'indéfini et à la circulation qui sont l'indéfini et la circulation de la langue – un mot se rapportant sans cesse à d'autres mots, une liste n'étant jamais close, d'autant moins lorsqu'elle est supposée dire ce qui en lui-même ne cesse de se modifier, de vivre selon un le temps d'un devenir sans fin – le monde, la vie vivante du monde. Faire des listes, c'est circuler dans la langue, c'est-à-dire on the road sur une route toujours ouverte, qui est plusieurs routes en même temps, qui bifurquent et changent, route donc nécessairement inachevée pour un monde nécessairement inachevé (« Dans la liste, le etc. est inévitable, on ne peut pas tout déblayer, inventorier »). Mais faire une liste c'est en même temps

circuler dans le monde, faire du monde une circulation à l'intérieur de laquelle le monde n'est jamais dit mais est parcouru, rendu à son indétermination, à son infinité – le monde comme un *etc*. Chez Frank Smith, la liste vaut ainsi comme expression du langage de l'écriture, comme ce qui en rassemble les traits caractéristiques, la dissolution fondamentale du monde qu'elle rend à la vie.

Katrina est indissociablement un livre poétique, politique, éthique. Un livre où est dite la survie du peuple de l'Isle de Jean Charles, où est accueillie la survivance de ce peuple sans doute voué à la disparition mais survivant ici, dans le livre, pour toujours. Katrina serait aussi la recherche d'un langage qui ne serait pas du pouvoir, un langage du monde et de la vie, une parole de résistance. Katrina serait enfin le livre de l'Isle de Jean Charles, livre écrit par les habitants, par leur errance sur place, indéfiniment recommencée, qui est l'errance du monde – livre écrit par le lieu lui-même, selon sa topologie mobile : une écriture qui est une cartographie de la vie et du monde vivant. L'Isle de Jean Charles serait ainsi le nom d'un écrivain, d'une écriture, dont un autre nom serait aussi Frank Smith...

# 2-Poétique du questionnement<sup>2</sup>

Le Film des questions, de Frank Smith, se rattache à un film qui n'existe pas encore et à une réalité qui n'existe plus (une série de crimes). Le livre se tient entre le passé d'un fait-divers et le futur d'un film ayant pour objet ce même fait divers. Il s'agit pour l'auteur de demeurer dans cet espace intermédiaire, d'écrire à l'intérieur de cet espace, d'en déployer le langage étrange puisque celui-ci, loin de viser la certitude d'une présence, se relie à l'absence, à deux référents absents et à l'absence comme référent.



Dans cet espace ouvert à et *par* l'absence, le langage ne dit pas, n'énonce pas mais existe dans l'effacement de la référence : un langage où le langage, hors de lui-même, s'abolit non pour disparaître mais s'ouvrir à d'autres possibles. Et le monde, appréhendé non par ce qui le constitue au présent – quel monde ? quel présent ? – mais par ce qu'il n'est plus ou n'est pas encore, devient alors un monde qui *n'est pas* mais, dans cette disparition, se maintient et devient autre : le monde *devenant* autre que ce monde, ouvert à la pluralité de possibles.

Le livre évoque un fait divers réel, à savoir le meurtre, en 2009, de dix personnes tuées par un homme de 28 ans dans le comté du Geneva, aux Etats-Unis. En une journée, Michael Kenneth McLendon assassine plusieurs membres de sa famille puis, conduisant sa voiture au hasard, abat d'autres personnes avant de se suicider. *Le Film des questions* évoque ce fait-divers comme étant l'objet d'un projet de film que devrait réaliser Frank Smith.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> In Mediapart, 5 juillet 2014.

Une fente par laquelle le monde absent prolifère ainsi que la pensée.

-Jean-Philippe Cazier



Mais Le Film des questions n'est pas le scénario de ce film et celui-ci n'aura pas pour but de reconstituer le fait-divers si l'on entend par là qu'il devrait mettre en scène de manière réaliste son histoire, la représenter selon les schémas attendus de la représentation. En réalité, il s'agit de l'inverse : ouvrir un espace où la re-présentation, c'est-à-dire la présence sous une autre forme, n'est plus possible puisque toute référence s'y efface, toute présence s'y annule – un espace pour une image cinématographique qui ne représente plus, un espace pour un langage sans référent ni signification, un espace où le langage et l'image existent en étant sans cesse absorbés dans leur disparition et où, par cette disparition, ils deviennent une vie plus grande qu'eux. Il ne s'agit pas pour l'auteur de faire un éloge de l'ineffable ou de l'invisible mais de s'avancer dans l'espace qui est celui de la littérature depuis au moins Mallarmé, et dont Blanchot a consacré son œuvre à arpenter le paysage. Sur certaines pages du livre, Frank Smith s'attache à transcrire, de manière circonstanciée et neutre, le déroulement du fait-divers : « Il a été établi qu'en l'espace d'une heure Michael Kenneth McLendon a mis le feu à sa maison, tué cinq parents et cinq passants et s'est tiré une balle dans la tête sur le parking d'une usine ». Il s'agit d'un parti-pris d'objectivité, de coller au plus près des faits, en écrivant ce qui aurait pu être transcrit – et qui l'a peut-être été – dans un rapport de police ou ce que des témoignages auraient pu rapporter, dans une sorte de reproduction du geste même de la re-présentation. Cependant, ce que nous avons sous les yeux lorsque nous lisons, ce qui est écrit sur la page, ce ne sont pas des faits mais du langage : le langage le plus neutre, le plus factuel, est encore du langage, le rapport du fait étant d'abord du langage et un fait étant en lui-même, déjà, du langage. Un fait est un récit qui existe comme fait à l'intérieur d'un cadre discursif, existant dans la mesure où il est performativement produit par le langage, étant l'effet d'un découpage par le langage dans la pluralité du réel. Le réel est pluriel et dire « il s'est passé ceci, voici ce qu'il s'est passé » revient, par le langage, à la fois à privilégier telle coupe dans le tissu complexe du réel et à passer sous silence la pluralité de ce qui, ayant pourtant eu lieu, n'est pas dit et n'existe pas en tant que fait.

Le fait est d'abord un récit, et le récit d'un fait par un langage se voulant factuel est surtout la re-présentation langagière de ce récit. Dans cette re-présentation, ce dont la présence est donnée est celle du langage, non celle d'un fait qui lui serait extérieur — présence d'un langage qui par cette présence en quelque sorte brute se dissout en tant que langage puisque s'y efface sa référence et sa signification. C'est cet espace qui est celui de la littérature et qui était nommé « poésie » par Mallarmé : espace où la fleur, pourtant là, n'est

là qu'en étant dite et d'être dite devient alors « l'absente de tout bouquet », fleur de langage où le langage se perd...

Si certaines pages du livre de Frank Smith présentent un compte-rendu « objectif » du fait divers, d'autres, en regard, mettent celui-ci en question : il ne s'agit pas de nier ce qui a eu lieu mais de le questionner, sans qu'aucune réponse ne soit apportée à ces questions. L'important est le questionnement lui-même et ce qui, par lui, advient au langage et au monde.

La question n'est pas seulement une façon d'interroger en l'attente de réponses, elle est un mode du langage par lequel celui-ci, par-delà le fait, par-delà ce qui est supposé être, fait advenir les possibles qui, pour que le fait existe, pour que l'être soit, doivent être occultés. Blanchot soulignait que poser la question de la couleur du ciel ouvrait une série de possibles quant à cette couleur, quant à la réalité factuelle du ciel et à l'être du ciel : demander si le ciel est bleu laisse ouvertes les possibilités que le ciel soit effectivement bleu mais aussi qu'il ne le soit pas, qu'il soit autre chose que le ciel habituellement bleu et que le bleu du ciel soit lui-même autre chose que celui par lequel il est vu et reconnu – possibilité qu'il soit noir ou gris ou autre chose encore. Autre chose aussi que ce que nous avons l'habitude de désigner et signifier par « le ciel ». Questionner c'est ouvrir dans le monde l'espace où les possibles existent et coexistent avant d'être fixés dans un état de choses, avant d'être soumis à un cadre sélectif nécessaire à la production du fait, c'est-à-dire de l'être, qui n'est plus dès lors que l'effet d'un cadrage figé du monde. La question rend le monde absent, mais par cette absence le monde ne disparaît pas : il advient en tant que pluralité *virtuelle* de possibles.

Un fait n'a rien d'évident, il est l'effet d'un cadrage – terme aussi cinématographique –, donc d'une sélection, d'une délimitation, d'une occultation. Questionner, c'est défaire le cadre et faire advenir ce qui, par lui, avait été expulsé hors du paysage de l'être : le monde proliférant des possibles, la pluralité immanente et virtuelle qui constitue le monde, l'autre du monde qui est le monde lui-même mais tel que nous ne le disons pas, tel que nous ne le voyons pas. Questionner c'est inventer un langage pour ce monde et l'affirmation de son existence : « Ce livre augure, il ouvre, il questionne. Il dit que tout est possible ».

C'est ce monde des possibles, cet autre régime du monde, qui est l'objet de ce livre construit pour que les possibles - et non l'être - prolifèrent (« Filmer pour fracturer le monde et le refaire »). Ce qui ainsi arrive au monde est une abolition, une absence, non pour un néant vide et étale mais, au contraire, une prolifération de possibles différents existant en même temps. Lorsque le langage devient questionnement, lorsque son être est un questionner, le langage entre dans un processus de répétition et prolifération sortant des cadres fixes et stabilisants du langage habituel : les questions s'émancipent de toute réponse et les propositions différentes ne peuvent que se répéter selon une logique de la variation qui permet d'intégrer à chaque répétition les possibles que les autres excluaient. Et, de même, les mots déchargés de leur lourdeur, de leur ancrage dans ce que leur usage commun fait percevoir comme la réalité – qui n'est qu'une image, un point de vue –, deviennent flottants, indécis, ambigus, répétés d'une proposition à l'autre pour en troubler le sens mais aussi pour entrer dans des variations par lesquelles ils deviennent indécidables et énigmatiques : « Est-ce que le sang coule ? / Est-ce qu'on peut parler du tranchant du couteau pris en lui-même ? / Du tranchant d'une carabine, est-ce qu'on peut en parler ? Du tranchant d'une carabine qui tire au hasard sur des gens ».

Ce qui vient d'être dit du langage et de l'écriture poétique doit être *répété* du film et de l'image cinématographique : moins parce que la logique dans un cas et dans l'autre serait la même que parce que cette répétition de l'un par et dans l'autre est au cœur du *Film des questions*.

Un certain nombre de pages du livre interroge le film à venir sans, encore une fois, que le livre se présente comme le scénario du film. On sait que Jean-Luc Godard a pu remettre en cause l'intérêt du scénario, cette remise en cause étant liée à une critique du rapport commun entre l'image et le langage, entre les images cinématographiques et le langage.

Selon Godard, les limites du cinéma habituel tiennent à ce que ce qui est filmé ce ne sont pas des choses mais des mots, que l'image cinématographique est le plus souvent constituée de langage et non de visible (ou d'invisible). Dans ce cas, le cinéaste ne filme pas le monde mais un récit, selon les cadres que les mots produisent dans le monde et qui le font *être*. Le monde est alors le grand absent du cinéma, ce que nous pensons voir dans les films, ce que les cinéastes croient filmer, alors que nous ne voyons et filmons que des récits, du langage. Au contraire, le problème de Godard – de tout cinéaste – serait plutôt la création d'images qui ne soient pas du langage, qui ne filment pas un récit du monde mais le monde lui-même, c'est-à-dire les mondes qui habitent le monde et le débordent, les devenirs et la pluralité virtuelle des possibles qui coexistent. C'est ce problème qui, selon Godard, conditionne la création d'images cinématographiques qui soient véritablement des images et non l'illustration visuelle d'un scénario du monde : créer, à la limite du visible, l'image virtuelle d'un monde nécessairement pluriel.



C'est un problème similaire que l'on retrouve dans Le Film des questions au sujet du projet de film : ce qui a été dit au sujet du langage est valable pour l'image et le cadre que l'image impose au monde. Si le récit qui est fait des meurtres perpétrés par Michael Kenneth McLendon n'en est iustement que le récit, un montage linguistique, comment faire un film de ce qui a eu

lieu si ce qui a eu lieu ne peut être réduit à ce qui en est dit ? Comment faire des images cinématographiques qui ne soient pas la re-présentation d'un discours ? Comment créer des images qui filment le monde et non les mots ? Ce qui revient à demander : comment, par l'image, maintenir le monde à l'état de question – ce qui ne se réduit pas platement à « poser des questions » – et non le filmer tel qu'il peut être présent à l'intérieur d'états de choses, de faits qui en sont une simplification figée l'occultant en tant que pluralité de possibles ? « Est-ce qu'ils prennent corps dans un état de choses, les crimes enfouis à la chaîne, les onze meurtres commis le 10 mars 2009 ? (...) / Comment isoler les choses à filmer ? / Le cadrage est-il cette opération-là ? (...) / Comment constituer le cadrage du monde ? ». Le Film des questions ne peut être le scénario du film sans doute à venir puisqu'il inclut l'impossibilité d'un récit au profit du monde, au profit des possibles de ce qui a eu lieu le 10 mars 2009 et qui en constituent l'événement.

Il s'agirait alors de filmer le monde de cet événement, le monde comme question ouvert aux multiples possibles qui s'y déploient – le monde tel qu'il n'est pas mais devient sans cesse autre à travers ses propres possibles. Comment créer des images qui ouvrent un tel monde, comment filmer cette pluralité ? Frank Smith invente ses propres procédés singuliers : « Le Film des questions sera réalisé grâce à la mise en place d'un dispositif de six caméras

disposées sur les quatre côtés latéraux, le toit et le soubassement d'une voiture (...). L'écran sera divisé en six pour faire advenir autant de plateaux visuels, qui se répondront les uns aux autres de manière synchronisée, afin de dégager les différentes perspectives d'une même scène »...

Le livre de Frank Smith, en même temps qu'il est tourné vers la question du rapport entre le langage et le monde, vers la question du langage comme question, est occupé par le rapport parallèle entre l'image et le monde. Le problème serait : produire des images qui ne soient pas une re-présentation du monde selon l'ordre du langage mais des images véritables, des images qui voient le monde non tel qu'il est dit – ce qui revient à ne pas le voir – mais tel que, à la limite du visible, par-delà les modes de l'être, il devient. Ce qui veut dire : produire du visible qui ne se réduise pas, comme cela est l'habitude, à du dicible, du récitable – produire donc des images par lesquelles le visible implique sa propre limite, l'invisible par lequel le monde pourra être vu d'une manière nécessairement paradoxale, son apparition à la surface de telles images ne pouvant que s'accompagner de sa propre destruction, de sa propre absence.

En réalité le questionnement est plus complexe, ou plutôt il se double d'un autre problème. Si *Le Film des questions* se rapporte à un projet de film, celui-ci est surtout davantage qu'un projet, c'est-à-dire un fait en attente d'être réalisé. Le film futur est envisagé ici en tant que tel, laissé dans ce futur où il est « situé », demeurant en cela seulement possible, constitué de tous les possibles qu'il peut être. Pour Frank Smith, il s'agirait moins dans ce livre de penser le film à venir, de le fixer déjà à l'intérieur d'un état de chose, que de mettre en place un dispositif littéraire par lequel le film existe effectivement mais selon le mode d'une virtualité composée des possibles du film, qui sont des possibles du monde.

Le film rejoint le monde et réalise dans le livre ce mode paradoxal qui le fait être sans être, comme le monde questionné est sans être, c'est-à-dire disparaît et devient sans cesse pardelà les états de choses qui le constituent habituellement, les faits auxquels nous avons tendance à le réduire. Le film est bien dans le livre ou, dit autrement, le livre est en même temps le film, ce qui justifie le titre du livre : *Le Film des questions* étant effectivement le titre d'un livre autant qu'un film existant réellement dans le livre selon un mode d'existence par lequel il n'est pas mais demeure inséparable de tous les possibles qui le constituent, film vivant et demeurant dans l'étrange région de l'être qui est celle du virtuel. Le film et le livre seraient comme les deux dimensions reliées d'un même événement, celui du monde qui a pour coordonnées le 10 mars 2009 dans le comté du Geneva, USA.

C'est en ce sens que l'on peut dire que le rapport entre le film et le livre est un rapport non de représentation mais de *répétition*. Le livre peut effectivement être compris comme une répétition, au sens théâtral ou cinématographique, du film. Mais, par cette répétition, le livre ne représente pas à l'avance le film qui le représenterait une fois réalisé : l'un répète l'autre, les deux se maintenant dans leurs différences par le fait de cette répétition où le livre produit la virtualité du film, son mode d'être en tant que possibles, alors que le film ainsi créé répète, comme un écho, le livre et la nature interrogative du langage qu'il déploie. Le livre et le film sont ainsi indissociables bien que distincts, *Le Film des questions* étant à la fois et en même temps un livre *et* un film, comme il est, en même temps, une fente par laquelle le monde absent prolifère ainsi que la pensée. Et il sera évidemment intéressant de voir si et comment le film réalisé répondra à cette logique de la répétition.

La poésie contemporaine produit moins des textes que des objets ou des machines, des objets qui sont des machines, des processus producteurs plus proches de la sculpture d'un Tinguely, des installations ou des happenings de l'art contemporain que des textes au sens commun du terme. C'est un tel objet étrange, une machine inédite et en tout cas singulière que constitue et fait fonctionner *Le Film des questions*. S'il s'agit, pour la poésie contemporaine, comme pour la création contemporaine en général, de se tenir à distance du texte, du récit, c'est sans doute parce qu'il y a là une possibilité de s'éloigner du langage, de ses cadres, du rapport au monde et à la langue que le texte – le discours – habituellement implique. C'est peut-être cette défiance vis-à-vis du langage et du récit qui traverse la

création contemporaine, au nom d'un autre rapport au monde qui en serait une libération : quitter les régions de l'être pour l'immanence du devenir, l'affirmation d'un monde en lui-même multiple, la coexistence de possibles, la réalité d'un virtuel hors des cadres imposés et figés du monde. Le problème de la création contemporaine ce serait peut-être l'événement, si l'on entend par « événement » non pas un fait, un état de choses, mais l'irruption d'une série de possibles irréductibles comme nouvelle configuration du monde, comme rupture dans le monde et advenue d'autres possibles du monde. A l'intérieur de ce questionnement contemporain, les livres de Frank Smith occupent sans doute une place de plus en plus importante dans la mesure où, de livre en livre, il déplie de la manière la plus directe, selon des modalités sans cesse variées, mettant au jour de nouveaux possibles, ce problème lui-même qui est autant le problème du monde que de la pensée : ouvrir le monde, construire le plan virtuel à la surface duquel quelque chose de nouveau peut advenir et persister dans sa nouveauté – celle d'un autre monde ou d'autres du monde, d'autres mondes coexistants, formant la communauté paradoxale, car multiple, de possibles par lesquels notre rapport au monde et à nous-mêmes ne peut qu'être lui aussi changé, et vivre.

# 3-Poétique des faits & énoncés<sup>3</sup>

Dans *Etats de faits* et *Gaza, d'ici-là*, que <u>Frank Smith</u> publie simultanément, l'état habituel du langage est suspendu au profit d'un questionnement, et par ce suspens du langage, le monde est mis en question. La poésie fait du langage un questionnement, non parce que le poète, de fait, poserait des questions, mais parce que le questionnement définit le langage, devient l'être du langage par lequel le monde devient une question : « *On ne sait pas comment qualifier les choses : une révolution, une guerre civile, des événements ?* ». Que le questionnement définisse le langage implique qu'il soit impuissant à signifier, à se référer à une réalité évidente : le langage comme question implique que celui-ci s'affirme lacunaire, inachevé, en même temps que le sens qu'il véhicule, la réalité qu'il nomme, apparaissent eux-mêmes troubles, obscurs, inachevés. Les livres de Frank Smith transforment le monde en fragments – un inachèvement essentiel. Le monde perd son unité, sa stabilité, pour devenir un ensemble de possibles face auxquels se répète la question : qu'est-ce que le monde et comment peut-il être commun ? La réponse impliquant que l'inachèvement du monde, sa définition comme ensemble de possibles, sans unité ni identité, appellent un monde non identique mais commun.



Faire de la poésie et du monde une question implique un attachement aux faits, un parti-pris d'objectivité. Gaza, d'ici-là, par exemple, est écrit à partir d'un rapport de l'ONU relatif à « l'Opération Plomb durci », opération au cours de laquelle l'aviation israélienne a bombardé de nombreux points de la bande de Gaza et l'armée de terre a conduit diverses opérations au sol. « L'Opération Plomb durci » est comptable de centaines de morts, de centaines de blessés, et davantage encore de dégâts psychologiques. Frank Smith reprend le rapport de l'ONU pour en faire la matière d'une singulière construction poétique impliquant une volonté de témoigner, de s'en tenir aux faits : dire le monde au plus près des faits, contre un langage qui serait l'expression d'une version déjà établie, d'un sens installé, fixe. L'enjeu serait d'empêcher une interprétation qui recouvrirait la pluralité des faits au profit d'un sens unique masquant à l'avance la réalité du monde. C'est au contraire cette dimension factuelle qui intéresse Frank Smith, et son intérêt pour un langage qui se veut le plus factuel se rattache au souci de contourner moins le sens que sa fixation, son unicité. L'attachement à un langage s'efforçant d'être factuel et objectif ne vise pas un compte-rendu insipide de l'état du monde mais l'ouverture de celui-ci à une pluralité du sens par laquelle le monde apparaît en lui-même pluriel, hétérogène.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> In Mediapart, 24 mai 2013.

Le témoignage a pour effet que les faits durent. Ce qui est rapporté dans le dossier de l'ONU a été dit par la presse, diffusé dans les médias – et aussitôt oublié, recouvert par d'autres discours. Le régime médiatique du langage favorise un recouvrement incessant du discours et du monde, de l'état du monde. Les faits constitutifs du monde à peine évoqués disparaissent, ce qui permet au pouvoir du discours dominant d'enterrer le monde sous sa fiction régulatrice et unificatrice. Gaza, d'ici-là, comme Etats de faits, impliquent une volonté de résister à la domination d'un langage qui est une domination du monde par le recouvrement des possibles du monde au moyen d'un langage qui en produit une version unificatrice et totalisante – et cette résistance serait le sens du témoignage. C'est cet état médiatique du langage qui, dans Etats de faits – élaboré à partir de la masse des informations qui ont circulé à travers les médias durant la guerre en Lybie –, est repris, subverti, contourné, détruit. Il s'agit de défaire le régime médiatique du langage autant que son régime dominant, unificateur, en insistant sur les faits, en répétant les faits qui, d'être dits trop vite, sont finalement silencieux, qui d'être répétés acquièrent une durée que le pouvoir ne peut que leur refuser et minent la possibilité d'un point de vue totalisant et totalitaire.

Pourtant, s'il s'agissait uniquement de témoigner, la reproduction du rapport de l'ONU ou la compilation et la diffusion de témoignages de palestiniens ou de libyens suffiraient. Le témoignage, ici, s'inscrit dans un projet politique et poétique qui dépasse – sans l'ignorer – le témoignage pour rendre possible le questionnement dans le langage et dans le monde.

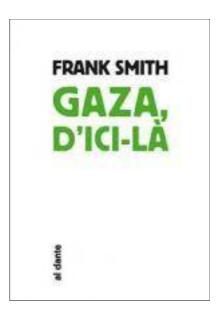
Les historiens et physiciens savent qu'un fait n'est pas donné mais construit à l'intérieur d'un cadre théorique et matériel. C'est une idée proche qui organise ces deux recueils : les faits y sont indissociables du langage qui les dit et, les disant, les produit. « Il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations », écrivait Nietzsche, radicalisant l'idée que le fait apparait à l'intérieur d'un point de vue lié à une interprétation, à un sens et une valeur. Les textes de Frank Smith mettent en évidence que le langage dessine des perspectives constitutives du monde et que celles-ci, comme des cadres découpés dans la multiplicité du monde, rendent possible l'émergence des faits. Un fait est l'effet d'un point de vue, d'une sélection impliquant une interprétation, un sens du monde. Il ne s'agit pas de revenir aux faits contre le langage, d'invoquer une objectivité naïve fondée sur une métaphysique simpliste : l'enjeu est de se situer là où le fait et le langage sont indissociables, où le monde ne se distingue pas du langage qui le dit et où le langage est aussi ce qui produit le monde. La poésie de Frank Smith trouble ce rapport entre le monde et le langage, moins pour rejeter ce rapport que pour le multiplier et par là multiplier les points de vue, le sens, pluraliser le monde pour le rendre à son hétérogénéité – mettant en échec le langage du pouvoir qui fonctionne en imposant un point de vue, un cadre unifiant et homogénéisant par leguel le monde exclut la pluralité des possibles qui pourtant l'habitent, exclut la question de la communauté au profit d'une unique réponse, celle de l'identité.

L'objectivité dont se réclament les textes de Frank Smith n'est donc pas à comprendre comme une volonté de se concentrer sur une réalité qui, par-delà le langage, serait donnée en elle-même. Si cette objectivité correspond à un effort pour témoigner, faire insister les faits divergents et, par cette insistance, miner la version réductrice du pouvoir, elle est aussi un effort pour s'en tenir à l'en deçà des faits, là où ils se construisent comme tels, où les conditions du monde ne se dissocient pas de perspectives qui sont des interprétations – perspectives indissociables du langage. L'objectivité concerne moins un retour aux faits qu'une attention à leur pluralité hétérogène ainsi qu'à leur condition de possibilité. L'objectivité insiste sur la nature perspectiviste du monde et la pluralité des perspectives du monde, c'est-à-dire introduit dans le point de vue unifiant du pouvoir une autre perspective qui pluralise le monde, libère son hétérogénéité et la communauté que cette hétérogénéité revendique.

La première partie de *Gaza, d'ici-là* concerne le point de vue palestinien, témoigne de ce qui a eu lieu sur le territoire palestinien au cours de « l'Opération Plomb durci », alors que la

Le témoignage est en même temps une interprétation, la position d'un sens du monde, de valeurs impliquées par ce sens.

-Jean-Philippe Cazier



seconde partie concerne le point de vue israélien, témoigne des traumatismes liés à la menace permanente de tirs de roquettes – les deux perspectives étant séparées par la division en deux parties, divisées entre un *ici* et un *là* qui marquent la place d'une frontière reproduisant celle, matérielle, entre Israël et les territoires palestiniens. Deux points de vue immédiatement séparés, dont chacun s'affirme sans impliquer l'autre possible, en l'excluant au contraire, ce qui paraît être la condition de chacun d'eux. Les deux parties du livre, les deux perspectives juxtaposées, sont inséparables d'une frontière qui les distingue et marque leur exclusion réciproque (en même temps que leur coexistence, leur existence ensemble, la séparation qui les relie), exclusion entre un *ici* et un *là* inamovibles, ne pouvant penser un *ici-là* (qui pourtant, du fait de la frontière, en un sens existe déjà) où les perspectives s'impliqueraient pour former une communauté qui est la seule possible : celle, impossible, inachevée et inachevable, qui s'affirme en affirmant l'hétérogène – communauté de différences, de points de vue multiples, variables, à l'infini.

Si ce livre s'appuie sur un rapport de l'ONU, il n'en est pas la reproduction : celui-ci est l'objet d'une sélection, d'un réagencement, de découpages nouveaux, d'une mise en forme, etc. Frank Smith choisit de privilégier le point de vue des civils, qui subissent sans être actifs dans le conflit. Ce parti-pris donne la parole à ceux qui ne l'ont pas, autant qu'il permet un décadrage par rapport au discours du pouvoir, puisque ce qui est énoncé circonscrit le nondit de ce qui, d'être occulté, peut être qualifié « d'opération militaire » : « Alors qu'il se trouvait à proximité d'une formation de chars, / le groupe a essuyé des tirs déclenchés sans sommation. / La sœur et la mère de l'homme / ont été touchées : / la sœur de l'homme a été tuée sur le coup / et sa mère, essavant de fuir, s'est effondrée ». En quoi une « opération militaire » implique-t-elle de tuer délibérément des civils ? « Opération militaire » est une étiquette qui correspond à ce qui a eu lieu mais qui opère en même temps une sélection dans la pluralité de ce qui a eu lieu. Les termes imposent un cadre au réel qui ne délimite pas la totalité du réel – délimitation impossible – et il suffit de faire varier le cadre pour que le réel varie. Parler uniquement « d'opération militaire » privilégie une perspective, contracte la réalité en une version qui renvoie dans l'inexistant les mille autres perspectives possibles. Qu'est-ce qui a lieu ce jour-là, à telle heure, à tel endroit ? Mille choses, mille faits : le bleu particulier du ciel, la chaleur, tel oiseau sombre traversant le ciel, tel homme, tel désir, la poussière du sol soulevée par le vent, une mouche en train de mourir, un char de Tsahal traversant la rue, une femme tuée sans raison et volontairement par des soldats de l'armée israélienne...

Témoigner, faire insister les faits c'est, contre les étiquettes du pouvoir, le cadre du langage dominant, déplacer les bords du cadre, multiplier les perspectives pour multiplier la réalité et miner le monde du pouvoir. C'est ce travail qu'opère Frank Smith : tracer de nouvelles lignes entre les milles points de la réalité, tracer de nouvelles figures qui construisent de nouveaux paysages de la réalité, de nouveaux faits parmi l'infini des faits — construire un autre monde multiple et inachevé. C'est en ce sens que le monde devient une question et que le questionnement définit le langage : il s'agit de multiplier les possibles et, par le suspens de tout point de vue unique, de voir le monde comme un ensemble de perspectives variables, hétérogènes, laissant le monde à son inachèvement.

En même temps, il est important que *Gaza*, *d'ici-là* soit élaboré à partir de témoignages et de discours, c'est-à-dire d'un langage qui, énonçant les faits, les produit en tant que faits. Ce livre – comme *Etats de faits* – n'est pas constitué de faits mais de discours qui énoncent des faits, de paroles qui, disant ce qui a eu lieu, produisent ce qui a eu lieu. Témoigner, ce serait aussi produire ce qui a eu lieu. Si le fait que le langage construit le monde amène à repenser l'opposition entre le témoignage objectif et la fiction (même si les conditions pour qu'un témoignage soit reconnu comme vrai ne se réduisent pas à des conditions linguistiques et n'auraient pas de sens du côté de la fiction), il ne faut pas en conclure que le témoignage est par essence invention et que les faits énoncés dans *Gaza*, *d'ici-là* sont faux : ce qui est énoncé peut correspondre à la réalité, même si cette réalité n'est possible qu'à l'intérieur d'un point de vue dont le langage trace la configuration. Le témoignage est en même temps une interprétation, la position d'un sens du monde, de valeurs impliquées par ce sens. C'est sur cette dimension langagière et perspectiviste du monde que Frank Smith insiste dans ces deux recueils.

Gaza, d'ici-là est construit de telle sorte qu'aucun point de vue ne puisse suffire pour énoncer le monde. Les points de vue palestinien et israélien sont donnés de manière neutre. en s'en tenant aux énoncés des faits : aucun des deux points de vue ne totalise la réalité mais leur affirmation conjointe dit la pluralité de la réalité, son irréductibilité à une perspective. Ce qui a eu lieu est les deux perspectives à la fois - réalité hétérogène, manifestée dans le trait d'union qui relie et sépare en même temps : ici et là et... Par là, Frank Smith court-circuite la tendance des discours à l'hégémonie, à être le langage d'un pouvoir qui, excluant d'autres possibles, prétendrait résumer l'état du monde. En même temps, en s'en tenant aux énoncés, aux faits tels qu'ils sont énoncés, le texte rend indécidable la conformité de ces énoncés à ce qui a eu lieu : les faits rapportés sont-ils réels ? les énoncés sont-ils vrais ou faux ? Ils peuvent être l'un ou l'autre, leur vérité ou leur fausseté étant également possibles. Le traitement du langage, la perspective qui par l'écriture s'y introduit, tendent à faire du langage le lieu de possibles exclusivement : pas de version totalisante, pas de point de vue unique, mais des perspectives plurielles, des énoncés possibles qui dessinent les cadres éphémères et vagues d'une réalité elle-même vague, seulement possible et donc inachevée, ouverte.



#### ON SE FIE AUX PHRASES ON NE COMPTE PAS SUR LES MOTS

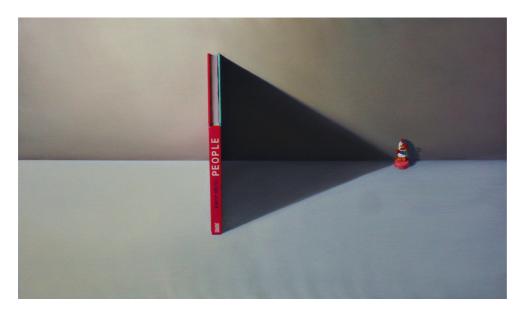
On trouve dans ce texte un usage inédit de la question, par lequel il s'agit moins de questionner en vue d'une réponse que pour dédoubler les énoncés, conserver ce qu'ils affirment mais en maintenant ouverte la possibilité d'autre chose, un virtuel inséparable de ce qui est actuellement affirmé : « Cet hôpital n'est-il pas situé dans le secteur est du quartier d'al-Shujaeiyah, / à l'est de la ville de Gaza, / à très faible distance de la frontière / entre Israël et Gaza (...). Le dixième jour des opérations, / cet hôpital n'a-t-il pas fait l'objet de tirs intensifs d'artillerie / dont des tirs d'obus au phosphore blanc ? ». Ce qui est dit appelle autre chose que ce qui est dit, le langage étant tendu entre deux dimensions simultanées, pliées l'une sur l'autre : l'une étant l'énoncé de faits, configurant une certaine actualité du monde, et en même temps une autre dimension qui affirme dans le monde d'autres faits possibles ou une autre possibilité des mêmes faits (qui ainsi ne seraient plus les mêmes), l'actuel enveloppant une virtualité possible et multiple – un monde dispersé, disparate, pure variation de points de vue irréductibles.

Cette variation du discours, et donc de l'être, fait aussi l'objet d'*Etats de faits*, constitué de propositions relatives à la guerre en Lybie, écrites à partir d'articles de journaux, de discours rapportés par les médias, etc. Les propositions juxtaposées sont volontiers contradictoires, désordonnées, enchaînées comme dans un tourbillon rapide, et semblent prélevées dans un flux chaotique dont elles seraient des coupes, des instantanés fixés par le langage : « *On crie que le leader est unique, un vrai faucon, qu'il ne doit pas, qu'il ne peut y avoir d'alternative, jamais / On crie que le leader est fou, un vrai charognard, qu'il doit partir sur le champ, qu'il ne peut y avoir d'autre solution, jamais/ ». Si on retrouve dans <i>Etats de faits* les mêmes préoccupations que dans *Gaza, d'ici-là*, ainsi que des procédés proches, apparaît de manière plus radicale l'idée que le langage pose sur le monde des contours qui rendent possibles les faits constitutifs du monde – conditions qui, si elles sont considérées en elles-mêmes, objectivement, impliquent la relativité de ces cadres, leur multiplicité et donc la multiplicité des possibles qui, dans le flux du monde, coexistent en même temps. Le monde serait un flux de possibles dont le langage extrait des coupes, des images arrêtées que nous désignons comme la réalité alors qu'elles en sont une possibilité, la réalité étant elle-

même l'ensemble ouvert des possibles – ceux qui sont actualisés autant que ceux qui demeurent virtuels -, le flux qui les emporte et les affirme tous en même temps. Le monde serait un ensemble de perspectives hétérogènes que le langage actualiserait, en privilégiant certaines, en excluant d'autres – la finalité de la poésie étant au contraire, par le langage, de faire émerger non la totalité des perspectives, ce qui serait impossible, mais leur relativité, leur coexistence, de signifier le flux chaotique qui, de manière immanente et indifférenciée, les maintient dans une communauté inachevée, mobile, hétérogène. C'est cette perspective que la poésie de Frank Smith introduit dans le monde – poésie dont le sens est également politique : miner le privilège de tel ou tel point de vue hégémonique, la fixation de telle image actuelle du monde qui ne peut être que l'image d'un pouvoir, d'une volonté de recouvrir l'infinité des images par une seule, régnante et excluante, mortelle. Blanchot écrivait que demander quelle est la couleur du ciel revient à ouvrir l'espace des possibles, celui de la multiplicité des couleurs possibles. Mais le questionnement n'a pas besoin de questions, il suffit que par le langage, ou par d'autres moyens, cet espace soit ouvert. Ce questionnement définirait le langage de Frank Smith, questionnement qui, traversant le monde, en fait un questionnement. Par là, les rapports habituels du langage et du monde sont renversés : le langage produit le monde et le produit comme points de vue, flux de possibles. Mais ce renversement semble plus radical encore : en s'en tenant aux faits, à leur pluralité hétérogène, l'horizon de cette poésie n'est-il pas, au lieu de parler du monde, de laisser le monde parler, d'inscrire le langage du monde – que le monde tel qu'il est parle, que la multiplicité qu'il est s'inscrive sur la page, disant ses voix multiples et la communauté paradoxale de ces voix ?

## 4-Poétique de la communauté<sup>4</sup>

Le langage ni le monde ne sont donnés et possédés comme un objet. Les mots sont ce que nous trouvons dans le monde pour, en le disant, être avec et dans le monde. Mais ils sont absorbés dans l'effacement du monde : ce qu'ils disent s'obscurcit, devient douteux : si ce que je nomme, du fait d'être nommé, s'efface, quelle est la signification de ce que je dis ? L'interrogé parle de son *frère*, qui se révèle être une sorte d'*ennemi.* « *La parole se dissipe dans l'air, la parole ment à nouveau* », écrivait Frank Smith dans son précédent livre, *Dans Los Angeles*. Dire, c'est perdre l'évidence du monde et l'évidence des mots. D'où la nécessité de les reprendre dans une interrogation sans cesse réitérée : « *Excusez-moi, est-ce que je pourrais clarifier ce propos ? Parce que hier quelqu'un, en disant militaire, voulait en fait dire policier* ».



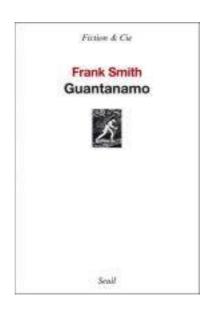
Dans *Guantanamo*, l'interrogé autant que l'interrogateur veulent dire le monde, par le langage le montrer, fixer les significations. Leur rapport est étrange, paradoxalement articulé autour d'*un* discours qui ne se dit pas, d'*un* monde qui n'apparaît pas. On peut voir l'interrogatoire comme une confrontation entre ennemis. Pourtant, le livre suggère que celleci, loin d'exclure la communauté, en est une condition. Si l'interrogé et l'interrogateur sont *ensemble*, cela tient aux paroles qu'ils échangent. Le fait de la parole implique le rapport à l'autre, une sorte de communauté qui, d'être liée au langage, se voit en même temps contestée par lui.

D'abord du fait des signes vagues, ambigus, dont le référent n'est pas donné – ce qui fait obstacle à la monstration commune d'un même monde, évident, identique à lui-même. De même, la dissémination du sens, l'inconsistance du référent font que les interlocuteurs ne parlent pas la même langue. Babel n'est pas simplement ce qui symbolise la pluralité des langues (pluralité présente dans le texte), elle est aussi ce qui nomme la pluralité dans chaque langue et qui semble rendre l'accord du dialogue impossible, car la possibilité de celui-ci contient ce qui ne peut être effectivement dit, compris, désigné. La parole lie à l'autre en même temps qu'elle défait ce lien. A un certain niveau, l'interrogatoire est la forme de la parole et du rapport langagier à l'autre : interrogation insistante et répétée des signes, du sens, du référent, mais interrogation qui ne s'arrête pas puisque les significations et le

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> In Mediapart, 19 mai 2012.

Etre ensemble n'est pas être identiques: c'est entrer dans une interrogation incessante du monde et du sens.

-Jean-Philippe Cazier



monde se dissipent dans l'air. Qu'est-ce qu'un monde ? Qu'est-ce qu'un monde commun ? Ce sont des questions que pose ce livre.

En même temps, le nom « Guantanamo » est celui d'un type de pouvoir qui dépasse le cas de la prison militaire américaine, mais dont celle-ci serait un indice évident. L'interrogatoire est une des formes que prend le langage lorsqu'il est le vecteur d'un pouvoir. Les performatifs, alors, se multiplient : « L'interrogateur déclare que l'on est associé à Al-Quaïda et aux Talibans ». Etre déclaré terroriste c'est être désigné autant que constitué comme terroriste, le performatif étant un moyen par lequel le pouvoir s'exerce dans le langage. Mais ceci n'est que la forme la plus manifeste de ce pouvoir. Celui-ci impose son cadre, ses limites et ses conditions de l'énonciation.

Le discours de l'interrogé s'énonce en fonction des questions qui lui sont posées, des identités qu'on lui attribue, des places déjà fixées (l'interrogé/l'interrogateur). De même, le cadre nie la singularité de l'individu, le réduisant à une histoire écrite sans lui : le paysan ayant voulu rejoindre sa femme ne peut être qu'un terroriste. Le monde qui est le sien, qu'il tente malgré tout d'affirmer, le monde divergent de l'individu est sans cesse recodé selon le monde homogénéisé du pouvoir, et donc supprimé : le pouvoir impose *un* monde et nie la multiplicité des mondes. Cette négation peut passer par la destruction matérielle, la guerre, mais s'appuie aussi sur l'effacement des signes par lesquels chacun se désigne et se raconte : il suffit de pouvoir remplacer « jardinier » par « terroriste ».

L'interrogatoire est un type de pouvoir (le pouvoir est ici un autre nom de la guerre, même s'il n'a pas nécessairement besoin de la guerre) où il s'agit de détruire l'autre, littéralement, la singularité de la vie et du monde de l'autre, par le moyen du langage – guerre facilitée par la précarité inhérente au langage : des signes d'air, inconsistants et réversibles, rapportés à des référents absents. Par là, le pouvoir combat la précarité de son propre langage, répétant ses signifiants, ses référents : si le fait que l'autre parle est par définition une contestation du discours du pouvoir, celui-ci doit tuer l'autre en tant qu'être parlant – le meurtre de l'autre étant la définition même de ce pouvoir. Ce que montre *Guantanamo* est l'exercice d'un pouvoir dont la cible est la parole et le rapport à l'autre impliqué par le fait que l'autre parle. Même s'il le questionne, l'interrogateur ne veut pas que l'interrogé parle : il veut qu'il se taise, c'est-à-dire répète le même discours que lui rapporté à un seul et même monde.

« Nous allons vous poser quelques questions afin de mieux comprendre votre histoire » : « comprendre » étant à entendre comme « inclure », « intégrer à soi », comme négation de l'autre. Ce type de pouvoir correspond à l'effacement du différent, à la production d'un monde homogène identique à soi. On voit comment le pouvoir nommé « Guantanamo »

répond à la question du monde et de l'être-ensemble : nous ne pouvons être qu'identiques au sein d'un monde identique — la communauté tenant le faux discours de l'identité. Frank Smith fait apparaître un certain exercice du pouvoir, mais aussi les résistances possibles. Résister c'est parler en n'étant plus simplement à la place de l'interrogé, s'affirmer comme parole distincte des cadres qui définissent le pouvoir pour, par là-même, y faire circuler d'autres signes, d'autres signifiants, d'autres référents. L'interrogé s'efforce de maintenir les mots de sa propre histoire, ceux d'un autre monde, d'une autre vie ordinaire et fragile qui continue, malgré tout, d'insister. Là où le pouvoir impose son discours fait de complots et de terroristes, le prisonnier répond : « Les légumes, c'est tout ce que je connais » ; « En Afghanistan, j'achetais et vendais des moutons, des poules et des chèvres ». Faisant insister ses propres mots, l'interrogé continue à dire sa singularité d'individu sans rapport avec le récit totalisant et homogénéisant qu'il subit, auquel il ne comprend rien.

Dans la fiction de Frank Smith, on ne sait pas si le prisonnier dit ou non la vérité : énoncés par le langage, le vrai et le faux sont indécidables et il ne s'agit pas dans ce texte d'opposer platement les bons et les méchants. Le texte exhibe la singularité d'un pouvoir et la résistance à ce pouvoir. Parler est résister, faire exister ce qui diverge malgré et contre la réduction au même, l'effacement des vies autres. Parler est altérer le cadre, produire les décadrages qui mettent en cause son pouvoir d'embrasser la totalité du monde. Il s'agit de tracer des lignes de fuite, comme l'écrivait Deleuze, et la parole qui se maintient comme parole de l'autre dérègle et fait fuir le monde de Guantanamo. Ainsi, la résistance répond à la question du monde et de l'être-ensemble : le monde est divergent, multiple. Etre ensemble n'est pas être identiques : c'est entrer dans une interrogation incessante du monde et du sens à l'intérieur d'une communauté qui ne peut exister qu'à condition que soit maintenue sa propre impossibilité – la communauté de la parole, différente d'un discours qui dirait le même.

Proche de Blanchot, Duras, Kafka, mais aussi Reznikoff, ce beau livre de Frank Smith exhibe la logique et le fonctionnement du pouvoir nommé « Guantanamo ». Il fait circuler les mots occultés des prisonniers de Guantanamo. Il écrit l'évanescence du monde, la volatilité du sens, se maintenant sur la frontière qui les rend indécidables, les efface en même temps qu'ils sont énoncés. Par là, le livre met en échec la possibilité d'un même discours, homogène, sans divergence, maintenant ouverte l'exigence de la parole, la communauté impossible de la parole, la multiplicité du monde. Il produit un texte lui-même décadré, à la fois fiction, poésie et théâtre. Autant de lignes de fuite.